

Marche
2005
DES VIVANTS



Yad Vashem | Institut commémoratif de la Shoah et de l' Héroïsme,
Ecole Internationale pour l' Etude de la Shoah

Le Sort des Survivants



Le Sort des Survivants

Tiré de *Revenir et Vivre* les survivants : De la libération à la reconstruction, Edition Beit Hatfutzot, Musée de la Diaspora, Beit Lohamei Haghettaot, Yad Vashem Institut commémoratif de la Shoah et de l'Héroïsme, 1995, p35-48





Fondation
pour la
Mémoire
de la Shoah

avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Rédaction | Anita Shapira, Irit Kinan

Traduction | **Esther Vento**

Edition | **Valérie Ben Or, Yael Saraby**

Production | **Ami Sternschuss**

Conception Graphique | **Eran Zirman**

© 2005

Tous droits réservés à l'Ecole Internationale pour l' étude de la shoah,
Yad Vashem, tous droits de traduction, de reproduction et d' adaptation réservés
pour tous pays.

Toute représentation integrale ou partielle faite par quelque procedé que ce
soit sans autorisation de l' éditeur est illicite.



Yad vashem | Institut commémoratif de la Shoah et de l' Héroïsme,
Ecole Internationale pour l' Etude de la Shoah

Anita Shapira et Irit Keinan

NOTE : Anita Shapira est professeur d'Histoire du peuple Juif et doyenne de la faculté des Sciences Humaines de l'université de Tel-Aviv.

Irit Keinan est docteur en Histoire du peuple Juif et conservateur des archives de la "Hagana".

On n'avait jamais vu de printemps aussi beau que celui de 1945 : six ans de guerre, la plus terrible des guerres, venaient de s'achever. Le mal qui avait régné, le nazisme, avait été vaincu et éliminé. Dans les ruines fumantes de Berlin étaient stationnées les armées alliées. Dans toute l'Europe, la joie de la victoire éclatait et partout on célébrait. Le rideau de fer aussi disparaîtrait sûrement rapidement pensait-on et pendant un bref instant se fit l'espoir d'un nouveau début pour l'humanité.

Un peuple cependant ne participait pas à ces célébrations de joie, le peuple Juif en Europe. S'il avait été associé à cette guerre, il n'en était pas moins étranger à la fête. La victoire pour ce peuple n'était pas encore au rendez-vous, et surtout, la plus grande partie de ses membres avaient été exterminée pendant la Shoah. La communauté juive de Pologne, la plus grande d'Europe a été quasi complètement détruite : des trois millions et demi de Juifs qui vivaient en Pologne avant 1939, seuls 250,000 étaient vivants à la fin de la guerre. C'est donc quatre vingt treize pour cent de cette communauté qui a été détruite. Le même sort sera réservé aux communautés de Tchécoslovaquie, Yougoslavie et des pays de la Baltique. Les Juifs d'Europe de l'Est, le coeur même du peuple Juif depuis l'expulsion d'Espagne avait disparu dans les fours crématoires. En Europe de l'Ouest et au sud de l'Europe, malgré le pourcentage moins élevé de morts, le coup porté n'en fut pas moins mortel. Et ce n'est pas par hasard que les survivants ont gardé dans leur mémoire très peu de souvenirs du jour de la victoire. Il est vrai que si c'était pour eux un jour de libération, il n'en était pas moins un jour de prise de conscience de l'ampleur du malheur qu'ils avaient vécu et le début d'un effort quasiment surhumain pour recommencer à vivre en recollant les morceaux de vies brisées.

Les réfugiés de guerre

Sur toute l'Europe, à l'exception de l'Union Soviétique, se trouve à la fin de la guerre un million et demi de Juifs (tous les chiffres sont approximatifs et basés sur une évaluation, car dans le chaos général, aucun recensement ne






sera effectué), la plupart sont en Roumanie, Bulgarie, Hongrie, France, Italie. On retrouva à la fin de la guerre 60 000 Juifs, prisonniers dans les camps de concentration et dans les camps de la mort. En Pologne à la libération on comptera 70,000 Juifs survivants, certains rescapés des camps et d'autres qui avaient survécu en se cachant ou en s'échappant grâce à de faux papiers. Un par un, les survivants sont sortis de leur cachette. En même temps les rescapés des camps ont eux aussi commencé à revenir en Pologne, recherchant leur famille, leurs amis, leur maison. Ils ne connaissaient pas encore les dimensions de l'horreur de cette guerre, ils pensaient avoir été les seuls persécutés et que le reste de leur famille serait là.

La Shoah et les ghettos avaient vidé des villes entières de leurs habitants juifs. La Pologne qui avait été une patrie pour les Juifs pendant un millénaire n'était plus qu'un vaste cimetière. Mais l'horreur continua encore après la guerre avec l'accueil souvent agressif que réserva la population locale aux déportés qui revenaient. Les forces de droite en Pologne regroupées en organisation clandestine qui obéissait au gouvernement en exil polonais à Londres et les forces de gauche fidèles au gouvernement provisoire qui s'était formé sous la protection des forces d'occupation soviétiques à Lublin s'affrontaient. La grande majorité de la population polonaise était mécontente de l'occupation soviétique et du régime communiste qu'elle imposait, l'Eglise catholique partageait cette position. Les seuls qui accueillirent avec enthousiasme l'armée rouge furent les Juifs, dont certains occuperont des postes au gouvernement, car ils étaient considérés comme dignes de confiance parmi une population hostile. L'antisémitisme traditionnel local qui avait trouvé un terrain fertile du temps de la guerre avait de nouveau une raison de renaître. A cela s'ajoutait la crainte des Polonais qui s'étaient appropriés les biens des Juifs de devoir rendre des comptes. Un autre facteur, l'insécurité économique générale qui régnait dans le pays pendant cette période de transition, vint renforcer encore ces sentiments à l'égard des réfugiés. Des bandes armées agitaient le pays; elles s'en prenaient aux Juifs et aux communistes, les massacrant. Un simple voyage en train était devenu une dangereuse aventure. Les Juifs qui se rendaient dans leur village natal pour essayer d'obtenir des nouvelles de leur famille ou de leurs proches ou pour récupérer leurs biens, étaient inlassablement la cible d'attaques sur les routes et de surcroît, ils étaient souvent assassinés par leurs anciens voisins. Ainsi on estime à cinq cents le nombre de Juifs tués pendant l'année qui suivit la fin de la guerre en Pologne, de novembre 1944 à octobre 1945. Le gouvernement en place ne pouvait les protéger, car hors des villes l'anarchie régnait, et ce jusqu'en 1947.

On le voit donc, la libération ne signifia pas pour les survivants de la communauté juive polonaise la tranquillité tant attendue. Mais la vie est plus forte que tout, et petit à petit, se recréent des foyers de vie juive, mais toujours sur fond de tension permanente.

Avant tout, ces gens avaient besoin des moyens de subsistance minimaux, il fallait soigner les malades, s'occuper des orphelins, aller chercher les enfants qui avaient été cachés dans des couvents et dans des familles chrétiennes, les aider à rechercher des parents survivants, il fallait aussi créer des écoles. La communauté juive se reformait et le gouvernement poussa à la création du Conseil Juif central qui sera présidé par Emile Zomerstein. Les membres du conseil prônaient que les Juifs devaient participer à la reconstruction de la Pologne pour en faire un pays moderne tourné vers la paix. Aux côtés des communistes membres du conseil, siégeaient également des sionistes tels que Yitzhak Zuckerman ("Antek"), pour qui il était de leur devoir de venir en aide aux réfugiés de guerre. En juin 45, entre en vigueur l'accord de rapatriement conclu entre le gouvernement polonais et les autorités soviétiques, qui autorise les citoyens polonais qui avait pu trouver refuge en Union Soviétique pendant la guerre à regagner leur pays. La plupart des personnes qui revinrent étaient des Juifs. En fait leur nombre varie entre 120 000 et 150 000. Mais ces chiffres sont nettement inférieurs aux estimations pendant la guerre. En effet, on avait cru que beaucoup de Juifs s'étaient réfugiés en Union Soviétique. Et le rapatriement sera souvent la perte des derniers espoirs de revoir les êtres chers disparus. Mais ces personnes qui avaient passé ces années de guerre en Russie, étaient une bouffée d'air frais pour la communauté locale. La vie semblait en apparence normale, car c'était des familles juives entières qui revenaient, comprenant vieillards et enfants, plusieurs générations ensemble, chose que l'on n'avait pas vu depuis des années. Le gouvernement communiste déploya des efforts considérables pour réinstaller ces personnes qui étaient revenues en Pologne. La Silésie, était une région de la Pologne désertée, car les villes et les villages avaient été vidés de leurs habitants allemands qui y avaient habité pendant des générations puis en avaient été expulsés après l'annexion de cette région à la Pologne. On proposa aux Juifs de prendre leur place. Les membres de la section juive qui avait été constituée au sein du parti communiste menèrent une campagne de propagande attrayante pour les inciter à accepter cette proposition qui leur permettrait, disaient-ils, de recommencer une nouvelle vie en Pologne grâce au soutien du nouveau gouvernement. Et de fait l'instinct de survie et la perspective d'une vie organisée les poussèrent vers la Silésie. Un début de vie communautaire verra le jour, avec





des écoles et des institutions culturelles, un renouveau de vie économique, dans un esprit de productivité basé essentiellement sur l'agriculture. On aurait pu penser que la vie des Juifs en Pologne reprenait ses droits.

Fuite de Pologne.

En été de l'année 1946 cependant, dans la ville de Kielce, en plein jour et sous d'oeil de la police locale (certains affirmant d'ailleurs qu'elle avait même participé) se déroula un pogrom d'une violence inouïe. Ces Juifs qui avaient réussi à survivre l'occupation allemande, furent exterminés par des Polonais dans la ville et aux alentours. On dénombrera plus de 70 victimes. Les nouvelles de ce nouveau pogrom firent l'effet d'une douche froide sur ceux qui avaient rêvé de reconstruire à cet endroit une vie nouvelle. Après ces tristes événements, le seul espoir que nourrissaient maintenant les Juifs de Pologne était de quitter ce pays. A partir de ce moment les Juifs commencent à fuir la Pologne, ralliant les activistes qui, déjà du temps de l'occupation allemande, avaient compris que la cohabitation qui avait pendant des siècles existé dans les pays d'Europe de l'Est entre les Juifs et les populations locales n'était plus possible. C'est à cette conclusion qu'était parvenu Abba Kovner avec un groupe de jeunes qui s'était battu au ghetto de Vilnius et qui avait trouvé refuge dans les villages de la région. Des partisans juifs qui étaient aussi revenus décidèrent de quitter la Pologne. A leur tête se trouvaient les frères Lidovsky qui tout en aidant les survivants qui commençaient à sortir des forêts et de leurs cachettes, cherchaient à prendre contact avec les représentants de l'immigration sioniste, (le Mossad de la seconde aliah) en Roumanie, pour tracer un itinéraire vers le sud, vers la mer Méditerranée. Rapidement, des contacts furent établis à Lublin, où siégeait le gouvernement polonais communiste. Un autre groupe se greffe à eux, un groupe organisé formé de 300 ou 400 pionniers, presque tous membres des mouvements sionistes le Shomer Hatsair et Dror. Au début de la guerre ils avaient trouvé refuge en Asie soviétique pensant de là pouvoir trouver un moyen d'aller en Palestine. Ils n'y parviendront pas mais ils survécurent néanmoins. Ces années passées en Union Soviétique les avaient soudé entre eux et maintenant, après avoir dépêché leurs envoyés auprès des deux autres groupes, tous les membres arrivèrent à Lublin pour tenter de rejoindre la Palestine, avec les survivants de Pologne.

En même temps, en janvier 1945, les survivants du Ghetto de Varsovie arrivaient à Lublin. Ainsi se retrouvaient à Lublin les dirigeants des mouvements de jeunesse sionistes d'avant guerre. Comme dans toutes les périodes révolutionnaires dans

l'histoire ce fut les jeunes qui firent preuve d'initiative et qui prirent la direction des opérations. La migration vers le sud-ouest commença de façon spontanée, car les membres de ces groupes pensaient qu'ils ne pourraient pas reconstruire leur vie en Pologne, sur les ruines de leur passé. Pour eux, la Palestine était un refuge, certes, mais le seul endroit au monde où un Juif pourrait marcher la tête haute et se sentir chez lui, sans avoir à vivre de l'aumône des étrangers. Les anciens des mouvements de jeunesse sionistes prirent alors la direction de ce mouvement spontané, car ils étaient profondément convaincus du rôle qui leur incombait, celui de prendre en main le destin de leur peuple.

Mais des divergences d'opinions bientôt les divisent : Abba Kovner, souhaitait partir immédiatement vers la Palestine, car pour lui les objectifs étaient clairs, s'installer en Palestine et se venger. Ce n'était pas l'avis d'Yizhak Zuckerman qui pensait que l'organisation devait garder une présence en Pologne pour organiser les Juifs et les aider à fuir. Il disait qu'il était impossible de laisser la communauté juive de Pologne sans dirigeant et exigea que les membres des mouvements de jeunesse restent en Pologne jusqu'à ce que d'autres puissent prendre la relève. Il refusait de plus de se livrer à des actes de vengeance. Ceux que l'on dénommait les "asiatiques" se joignirent à lui. Le groupe d'Abba Kovner continua vers la Roumanie, puis l'Italie et enfin la Palestine. Les autres restèrent en Pologne.

A ces débuts ce mouvement représentait quelques milliers de personnes par mois dont certaines étaient organisées et d'autres non. Ils traversaient les frontières de la Pologne vers l'Ouest par trois voies principales: la voie du Nord, par Statine, qui menait en Allemagne, la route du Sud Ouest qui menait à la Tchécoslovaquie et de là en Allemagne également. La troisième route, la route vers le Sud-Est par Katowice. Tous ces mouvements, bien qu'illégaux, profitaient du chaos qui régnait encore dans le pays et à ses frontières.

Dans la première période qui suivit la libération, l'Europe connut des mouvements de réfugiés impressionnants. Des millions de personnes regagnaient leur domicile en 1945 : c'était les travailleurs forcés libérés, les réfugiés qui avaient fui la guerre, les prisonniers, ainsi que huit millions d'Allemands qui avaient été expulsés. Les Juifs se joignirent à ces foules. Ceux qui partirent vers la route du Nord se mêlèrent aux convois d'Allemands. Sur la route du Sud, ils se firent passer pour des Grecs qui se dirigeaient vers leur pays. A la frontière tchécoslovaque, ils profitèrent de la tolérance envers les Juifs dont faisait preuve le gouvernement de coalition communiste qui était au pouvoir. Le passage de la frontière polonaise dépendait entièrement du bon vouloir des gardes qui souvent acceptaient de fermer les yeux en échange d'une montre ou d'une paire





de chaussettes. Mais parfois, ils les renvoyaient en Pologne. Mais ces réfugiés n'hésitaient pas à passer par des chemins clandestins, la "frontière verte".

Suite au pogrom de Kielce, le flux enfla et la fuite devient à demi légale. Encore traumatisé par le pogrom, Yizhak Zuckerman, particulièrement respecté par les autorités polonaises qui voyaient en lui le porte-parole du mouvement sioniste polonais, parvint à un accord secret avec le ministre de la Guerre polonais, le maréchal Marian Spitalsky. Reconnaissant que le gouvernement était dans l'incapacité de faire face à l'antisémitisme au sein de la population, et donc ne pouvant assurer la sécurité des Juifs, il décida qu'il était préférable de régler le "Problème Juif" en leur donnant la possibilité de quitter le pays de façon quasiment légale. Des points de frontières furent en quelque sorte consacrés au passage des Juifs, officieusement, pour que reste officiellement l'interdiction pour les Juifs de quitter le pays. Cet accord sera en vigueur jusqu'au 22 février 1947, date à laquelle la frontière se fermera définitivement.

Cette période verra passer entre 75,000 et 100,000 Juifs, et ironie du sort, l'Allemagne devient alors une terre de refuge pour les Juifs. De fait, lorsque l'Allemagne fut occupée en 1945 par les alliés, le monde découvrit l'horreur des camps de concentration. Certes, on avait déjà entendu parler des camps de concentration lorsque l'armée rouge avait libéré la Pologne, mais on avait eu tendance à minimiser les faits mettant sur le compte de la propagande soviétique une dramatisation volontaire. Cette fois la vérité était incontournable et elle était pire que les cauchemars les plus horribles. Dans ces camps libérés on trouva 60,000 Juifs, des ombres ambulantes dont la vie ne tenait plus qu'à un fil. Certains prisonniers qui étaient encore en vie au moment de la libération du camp de Bergen-Belsen ne purent être sauvés et encore 13,000 Juifs périrent après la libération du camp, malgré les soins que leur prodiguèrent les équipes médicales rattachées aux armées de libération qui firent tout ce qui était en leur pouvoir pour les sauver. Le premier choc passé, on enterra les morts et on hospitalisa les malades. Les rescapés commencèrent à retourner rechercher leurs proches dans leur pays natal. Pour certains d'entre eux, ils avaient vécu isolés du monde derrière les barbelés du camp pendant des années et ils pensaient que le reste de leur famille avait été épargné. C'est pourquoi nombreux furent ceux qui se mêlèrent aux foules qui regagnaient leur patrie après la libération pendant l'été de 1945 sur les routes d'Europe. Des dizaines de milliers de rescapés Juifs retourneront chez eux. Pour ceux qui étaient originaires de pays comme la France, l'Italie, ils purent se réintégrer à la vie du pays en tant que citoyens à part entière. Pour eux, l'odyssée de la seconde guerre mondiale s'achevait. Mais le destin des

rescapés des pays d'Europe de l'Est sera différent. Pour eux, en effet, le monde juif tel qu'ils l'avaient connu avait disparu, plus de famille, plus de proches et très vite il s'avéra qu'ils étaient aux yeux de la population locale des "personnae non gratae" dans leur propre pays. Ils regrettaient de n'être pas mort pendant la Shoah. L'Europe de l'Est avait vomi de ses entrailles le Peuple Juif. Sans pays, sans famille et sans maison vers où revenir, ces rescapés refirent le chemin de la Pologne vers les camps en Allemagne d'où ils venaient d'être libérés, car là, au moins, ils seraient nourris et pourraient retrouver d'autres rescapés.

En automne 1945, David Ben Gourion se rendit dans les camps en Allemagne. L'accueil que lui réservèrent les pensionnaires fut enthousiaste et des larmes de joie coulaient. Il représentait pour ces rescapés le symbole de l'avenir et de l'espoir, la continuité du Peuple Juif. Ils avaient devant eux un dirigeant juif qui procurait un sentiment de sécurité à ces gens qui s'étaient sentis abandonnés et qui avaient perdu leur route. Il brandit un drapeau bleu et blanc avec l'étoile de David et parla de l'Etat Juif, et la foule fut emportée par une vague d'amour débordante. Cette perspective leur paraissait être une sorte de consolation après les souffrances qu'ils avaient endurées. Israël devint pour eux l'ultime refuge, l'espoir de rédemption unique, et ils s'y accrochèrent comme des noyés à une bouée de sauvetage.

Ben Gourion, cependant voyait en eux la chance historique du sionisme. L'Allemagne était sous contrôle des armées des alliés et en particulier de l'armée américaine ce qui permettrait de regrouper les réfugiés d'Europe de l'Est. Ben Gourion voyait là un moyen de pression pour combattre la politique anti-sioniste des Anglais définie dans le Livre blanc de 1939. Pendant la guerre certains dirigeants sionistes avaient espéré qu'après la victoire, l'Angleterre renouerait son alliance avec le Peuple Juif, qu'elle ouvrirait les portes de la Palestine aux immigrants et créerait un pays juif en Palestine. Mais avec l'arrivée au pouvoir du parti travailliste en 1945, tous ces espoirs s'évanouirent. L'Angleterre continua de mener une politique pro-arabe, et décida de séparer le problème des Juifs d'Europe qui devenait le problème des réfugiés et des personnes déplacées, du problème de la Palestine.

Ben Gourion espérait pouvoir modifier le statu-quo en impliquant les Américains d'avantage dans le problème de la Palestine. En utilisant le problème des déplacés Juifs, qui se regroupaient dans la zone sous contrôle américain, Ben Gourion espérait faire pression sur le gouvernement américain pour obtenir l'ouverture des portes de Palestine pour les rescapés. Avant même son retour il donna l'ordre aux envoyés du Mossad de la seconde aliah de diriger les réfugiés vers la zone sous contrôle américain en Allemagne pour, dans un deuxième





temps pouvoir organiser une "immigration illégale" en grand nombre à la barbe des Anglais.

Mais sans la farouche volonté de ces réfugiés de prendre le risque de fuir, le mouvement n'aurait pu avoir lieu. La Palestine a organisé les réfugiés en contribuant des fonds et en formant un leadership. Les rescapés étaient prêts à se sacrifier et à persévérer malgré les difficultés. Les envoyés (shlihim) les aidaient. Ce fut un mouvement populaire unique qui se dégaugea alors pour devenir, dans sa perspective historique, une des forces qui ont permis la création d'un Etat Juif.

En 1946, les besoins et les aspirations des rescapés emboîtent le pas aux idéaux sionistes. Et à partir de ce moment ce fut le même combat que menèrent ces réfugiés et les juifs en Palestine pour la création d'Israël.

Dans les camps des réfugiés.

Quand l'Allemagne fut vaincue par les alliés, il y avait 8 millions de personnes amenées dans ces camps par la guerre. La plus grande partie était composée de travailleurs forcés et tous revinrent chez eux pendant l'été de 1945. En 1946-47, il resta en Allemagne une population d'un million de personnes définies comme non rapatriables. Cette population fut divisée en trois groupes principaux: les gens qui avaient été délogés de chez eux par le régime nazi et qui craignaient de retourner chez eux à cause de l'occupation soviétique et des changements de régimes dans leurs pays, en Europe de l'Est. Ceux qui avaient collaboré avec les Nazis et qui avaient peur de rentrer dans leur pays par crainte des représailles et enfin les réfugiés juifs qui formaient 25 pour cent de cette population. Le régime d'occupation définit différentes zones en Allemagne et Autriche. Le nord de l'Allemagne se trouvait sous domination britannique, l'ouest sous domination française, le sud sous contrôle américain et l'est sous contrôle russe. Dans les zones d'occupation française il y avait peu de Juifs. Avec la libération plus de la moitié des rescapés se trouvèrent dans le camps de Bergen-Belsen dans la zone sous occupation britannique, mais pendant la deuxième moitié de 1946, le flux des réfugiés de l'Est s'enfla et au début de 1947, on comptait 210,000 personnes considérées comme déplacées, dont 175,000 dans la zone américaine. Ce fait n'était pas dû au hasard et dépendait des différentes approches adoptées par les régimes d'occupation envers les personnes déplacées.

Les camps de personnes déplacées n'avaient pas été vraiment prévus. Le premier choc passé, les autorités militaires ne se pressèrent pas pour créer des

camps pour les personnes déplacées. Car on pensait que le problème serait réglé par un retour rapide au pays d'origine, ce qui avait été le cas d'ailleurs pour les personnes déplacées des autres pays, et qui s'étaient rapatriées. En attendant, les Juifs restèrent dans les mêmes camps allemands et derrière les barbelés, comme s'il n'y avait pas eu la libération. Mais il y avait là avec eux, des collaborateurs et même leurs bourreaux du temps de leur détention. La situation en était intenable et les éclats étaient inévitables. Aux USA ce fut un scandale public quand l'envoyé spécial du président Truman, Harrison qui avait visité les camps en juin et juillet 45, fit un rapport qui choqua l'opinion publique, sur la situation des rescapés et sur la façon dont ils étaient traités par l'armée. A la demande du président, les autorités militaires avec le général Eisenhower, dès l'été 1945, établirent des camps pour y installer les Juifs séparément. Les conditions y furent améliorées, ils reçurent de la nourriture en plus grande quantité et on y appliqua un règlement différent. Les camps furent mis sous le contrôle des autorités militaires et furent définis comme des communautés de personnes déplacées sous la protection des autorités militaires et ils furent dirigés par du personnel de l'agence pour les réfugiés, l'UNRA. La plus grande partie du personnel était juif et évidemment ils traitèrent les résidents des camps avec empathie. Le Joint ainsi que les autres organisations juives d'aide veillèrent à améliorer les conditions de vie, en fournissant une alimentation meilleure, des vêtements meilleurs, en créant des écoles et des services sociaux entre autres. Dès l'automne 1945 l'armée américaine ouvre de fait la zone américaine en Allemagne ainsi que les frontières d'Autriche aux réfugiés juifs qui venaient de l'Est. Cette politique se poursuit en été 1946 malgré les pressions britanniques. C'est donc vers cette zone que se dirigèrent les réfugiés.

Le traitement que firent subir les Britanniques aux personnes déplacées dans la zone sous leur contrôle était beaucoup plus dur. Ils ne distinguaient pas le problème des réfugiés Juifs de celui des autres peuples. Les camps sous leur contrôle offraient des conditions de vie bien inférieures à celles qui prévalaient dans les camps américains. De plus leurs portes étaient quasiment fermées devant les réfugiés. La séparation des deux zones amena la création de deux organisations représentatives : l'une représentait les personnes déplacées en zone américaine et l'autre sous la direction de Yosele Rozenfaft représentait les rescapés de Bergen —Belsen dans la zone britannique. En juin 1945 le comité des Juifs libérés en Allemagne fut fondé regroupant ces deux organisations. Puis en janvier 1946, se déroula à Munich la première conférence des libérés. Ces organisations étaient avant tout représentatives car la gestion des camps restaient entre les mains de





l'UNRA et du Joint qui ne souhaitaient pas déléguer leurs pouvoirs aux résidents des camps.


Vivre normalement

Le responsable des services sociaux de l'UNRA, l'agence pour les réfugiés à Landsberg, l'un des camps les plus grands dans la zone américaine, décrit en ces termes les personnes déplacées: " les Juifs déracinés ont une volonté quasi obsédante de recommencer à vivre de façon normale." Cette phrase caractérise très bien cette population. La vie dans ces camps, malgré les conditions et leurs limites, étaient particulièrement intensive et très vivante. Comme si ces personnes se pressaient de récupérer le temps perdu pendant la guerre. Avant tout, ce qui comptait alors c'était renouer des relations humaines, rechercher des proches disparus. Toute personne, qui avait fait partie du passé, à plus forte raison des amis d'avant guerre était maintenant la famille. Il suffisait d'être du même village, de la même ville, ou même une personne connue par hasard avant pour devenir un être cher. Le regroupement en fonction de l'origine géographique était la manière de se refaire une famille. Le besoin de voir un visage juif était si intense, que deux Juifs qui se croisaient par exemple dans une gare se "reconnaissaient" et c'était comme si deux frères au destin semblable s'étaient retrouvés. Tous avaient le désir brûlant de fonder au plus vite une famille. Les camps de personnes déplacées étaient en général situés dans d'anciennes casernes, les salles étaient très vastes et il était impossible de s'y isoler. En outre, il y avait chaque fois plus de nouveaux réfugiés. Mais la natalité dans ces camps n'en était pas moins à cette époque l'une des plus élevée au monde. Il est vrai, la majorité des rescapés étaient âgés de 20 à 40 ans, mais il est tout de même étonnant de voir avec quelle force la vie reprenait ses droits. Ils avaient assez confiance en l'avenir pour prendre la responsabilité de fonder une famille. L'enfant qui naissait était le symbole même de la normalité, le renouveau de la chaîne des générations qui avait été interrompue par l'extermination d'une génération entière d'enfants juifs. C'était en fait la contribution personnelle de chaque Juif à la survie du Peuple Juif.

L'une des manières de concrétiser le rapprochement entre les êtres était la création de groupes qui se préparaient à l'immigration. Rapidement, les anciens des mouvements de jeunesse renouvelèrent leur activité parmi les réfugiés en regroupant des jeunes et des adolescents en groupes qui vivaient ensemble en communes, et qui avaient des activités variées. La formation consistait en cours de sionisme, d'hébreu et d'histoire juive. On y donnait des

conférences, on y lisait de la poésie, des pièces de théâtre... et, pour le plus grand nombre d'entre eux, qui avaient perdu leurs parents et qui depuis des années avaient perdu tout contact avec la vie juive, ces groupes étaient devenus leur famille. L'énergie qu'ils dégageaient rejaillissait naturellement sur le reste des membres du camp. L'optimisme rejaillissait sur tout le reste du camp. Leur orientation inconditionnelle vers la Palestine servit d'outil de socialisation nouveau pour ces jeunes à l'âme de vieillard et dont la jeunesse avait été écourtée par la guerre. Pour eux c'était la découverte tardive de la jeunesse. Ils avaient envie d'étudier et de s'instruire. Des écoles, des jardins d'enfants furent fondés, il y avait des cours pour les adultes, une sorte d'université populaire, une yéchiva. La bibliothèque occupait une place importante. Les livres arrivaient de Palestine et des Etats-Unis mais il n'y en avait jamais assez. Les aumôniers juifs de l'armée américaine fournirent des livres qui avaient été confisqués en Allemagne. Les journaux se multiplièrent, et reflétaient la vie dans les camps, l'engagement politique profond de cette population, l'histoire de la guerre, mais on pouvait aussi y percevoir que beaucoup des déplacés avaient des lacunes. On parlait en yiddish, qui s'écrivait souvent avec des caractères latins et translittération polonaise. Les cours d'hébreu étaient très populaires, car ils faisaient partie de la préparation indispensable avant d'aller en Palestine. Aucune étude statistique n'a été faite sur la composition sociologique dans les camps de réfugiés mais il semblerait d'après les estimations des personnes présentes à l'époque que 75 pour cent environ avaient appartenu à la classe socio-économique moyenne inférieure avant la guerre. En d'autres termes des artisans, des commerçants et 20 pour cent étaient des ouvriers. Seuls 5 pour cent avaient appartenu avant la guerre à une couche sociale plus élevée, avaient détenu des postes de directeurs ou avaient pratiqué des professions libérales. Il y avait plus d'hommes que de femmes, il n'y avait pas d'enfants, pas de personnes âgées et 80 pour cent de cette population avait entre 18 et 39 ans, reflet parfait de la politique d'extermination des Juifs. L'intelligentsia, les dirigeants potentiels du peuple Juif avait été détruite. Des leaders naturels se feront alors connaître, comme le Dr Zalman Greenberg à Saint Otilien, ou Yosele Rozenfart à Bergen-Belsen. Mais, cette population dans son ensemble souhaitait être dirigée par des Juifs qui n'avaient pas été touchés par la guerre, en particulier les habitants du "Yishouv" en Eretz Israël, ou issus de la communauté juive des Etats-Unis. C'est vers eux qu'ils se tournaient pour le leadership qui leur montrerait la voie. Les aumôniers de l'armée américaine eurent une influence incontestée.





Ils leurs parlaient et les aidaient en améliorant autant que possible leurs conditions. Mais le rôle fondamental dans le domaine politique incombait aux Juifs de Palestine.

Le chemin d' Eretz Israël.

Le premier contact des réfugiés avec le yishouv (les Juifs qui vivaient en Palestine) se fit par l'intermédiaire des soldats juifs de Palestine qui servaient dans les rangs de l'armée britannique. Bien avant que ne commence l'intervention de l'Agence Juive, (dont ses membres réussirent en décembre 45 seulement, à surmonter les écueils bureaucratiques que les Anglais mettaient sur leur chemin, pour arriver en Allemagne), ces soldats apportaient leur soutien dans de nombreux domaines. Ils avaient fourni des véhicules, de la nourriture et de l'essence aux réfugiés qui se rendaient dans les camps en Allemagne, ou qui se dirigeaient vers les côtes d'Italie et de France. Ils organisèrent les premiers les habitants des camps. Le soutien moral cependant était fondamental : voir un soldat avec une étoile de David sur son épaule était plus qu'émouvant, et éveillait des sentiments d'orgueil national avec lesquels les rescapés s'identifiaient. Les délégations d'aide de Palestine étaient différentes des autres car ses membres s'identifiaient aux réfugiés et pour beaucoup d'entre eux ils étaient même originaires des mêmes pays qu'ils avaient quittés avant la guerre. Ils avaient en commun la langue et ils connaissaient la mentalité. Le contact avec les réfugiés était naturel et spontané. Ainsi peu à peu, les représentants de Palestine prirent naturellement la direction de ce groupe.

La vie dans ces camps se caractérisait par une forte tension, car on passait de l'espoir au désespoir. L'espoir se cristallisait autour de la Palestine. La leçon qu'ils tiraient de la Shoah était que la vie en diaspora était dangereuse et que l'avenir était impossible à prédire. Les Juifs avaient besoin d'un pays qui serait le leur. Le sentiment que le monde entier était contre les Juifs ne faiblit pas jusqu'à la fin de la guerre. La guerre des Juifs pour leur existence, semblait-il, se poursuivait encore. La vie au camp allait au ralenti et était temporaire et l'avenir paraissait incertain. La terre d'Israël comme seule source d'espoir, comme dernier port, était naturelle et intuitive.

C'était le seul pays dont les habitants non seulement les invitaient à venir, mais de plus se battaient pour qu'ils puissent y venir. Les portes des Etats-Unis, du Canada et d'autres pays occidentaux, restèrent fermées jusqu'en 1948 où seulement

12,000 personnes purent rejoindre les Etats-Unis. Donc, les réfugiés qui souhaitaient en fin de compte arriver aux Etats Unis, que ce soit à l'aide de membres de leur famille ou d'une autre façon n'hésitèrent pas à s'identifier publiquement avec la majorité qui souhaitait s'installer en Palestine, en demandant un Etat juif.

Les sentiments puissants qui animaient ces gens se reflétaient dans leur engagement politique. D'un seul coup, les partis sionistes renaquirent, les discussions entre eux augmentèrent la puissance de l'engagement individuel. Des manifestations, des marches, des réunions et des rassemblements se faisaient quotidiennement. La délégation de Palestine et les envoyés contribuèrent également à l'engagement politique. Il n'est pas étonnant que quand la commission anglo-américaine se rendit dans les camps, au début de 46, UNRA interrogea les réfugiés. 95 pour cent demandaient à se rendre en Palestine. La vie dans les camps, comme nous l'avons vu oscillait entre l'espoir et le désespoir et la déclaration du président Truman en été 1945 qui prônait l'immigration de 100 000 personnes déplacées éveilla une vague d'enthousiasme, mais, les mois passèrent et les Anglais n'ouvrant toujours pas les portes de la Palestine, le désespoir s'installa. La création de la commission anglo-américaine, apporta l'optimisme. Puis quand la commission déclara à l'unanimité qu'il fallait donner 100 000 visas aux déportés dans les camps, tous étaient sûrs qu'enfin la solution allait venir. Et de nouveau ils furent déçus. Bevin n'accepta pas les recommandations de la commission et ne permit toujours pas aux Juifs d'entrer. Ainsi, deux ans après la libération, les réfugiés étaient toujours dans les camps, la situation provisoire se poursuivait sans qu'ils puissent reprendre une vie normale ni construire un foyer. Le désespoir allait grandissant au fur et à mesure que l'espoir en l'avenir paraissait s'estomper. Leur vie n'était plus en danger, mais ils vivaient des dons des organisations d'aide internationales, sans travailler. Le travail dans les camps (les travaux d'entretien, de construction et de réparation) ils le faisaient bénévolement. Ils ne voulaient pas intégrer la vie économique de l'Allemagne, qui ne s'était pas remise de la désolation d'après guerre car ils ne souhaitaient pas contribuer à son redressement. A cette époque, le marché noir se développait. Nombre de réfugiés dans les camps y participèrent et cela ne plut pas aux autorités militaires (bien que l'armée elle-même jouait un rôle fondamental dans le marché noir) et les médias en parlèrent. L'antagonisme des militaires à l'égard des rescapés, augmenta au fur et à mesure du rapprochement avec les Allemands. C'était surtout la preuve d'une frustration devant une situation stagnante, qui ne trouvait pas de solution.





L'immigration illégale

Le sentiment d'étouffement dans les camps trouva une échappatoire dans l'immigration illégale, qui était comme une bouffée d'air qui permettait de libérer un peu les tensions et d'apaiser les souffrances.

L'immigration illégale vers la Palestine, bien différente de l'immigration autorisée par les Anglais, qui fournissaient des visas d'entrée, les certificats, débuta avant la guerre se poursuivant jusqu'en 1941 pour reprendre après avoir interrompue, en 1944. Quand des réfugiés arrivèrent sur les côtes italiennes, ils rencontrèrent les gens de la Brigade, un réseau d'immigration fut créé par le 'Mossad Alia Bet', sous la direction de Shaul Meirov (Shaul Avigor par la suite) qui installa son siège à Paris. L'instabilité économique et politique qui prévalait dans l'Europe d'après guerre servit de terrain propice à la création d'un réseau bien organisé en France, en Angleterre, en Italie, en Grèce, en Bulgarie, Roumanie et Yougoslavie... Le réseau acquit des bateaux, finançant leur équipement et les frais d'entretien et d'exploitation, la prise en charge des immigrants et la traversée jusqu'en Palestine. Les représentants de l'organisation accompagnaient les bateaux, en en prenant ensuite les commandes. Ce réseau de brancha sur le réseau 'briha' dirigé aussi par Meirov. L'une des organisations se chargeait de faire venir les immigrants jusqu'aux ports de départ, et la seconde se chargeait du transport en mer. Puis vint s'ajouter une troisième organisation la Hagana, par le Pal Yam (branche maritime de la Hagana) qui était responsable d'accompagner les bateaux et d'aider les immigrants à mettre pied à terre sur les côtes de la Palestine.

Les voies pour s'enfuir et immigrer étaient tout une aventure. Le passage des frontières se faisait grâce à la collaboration plus ou moins intéressée des gardiens dont certains demandaient des paiements et d'autres fermaient les yeux par sympathie.

Mais parfois, il était impossible de traverser la frontière et les réfugiés devaient rebrousser chemin vers le pays qu'ils venaient de quitter et il fallait alors passer par des passages plus dangereux par les montagnes. Malgré cela tous voulurent entreprendre le voyage, des familles entières et même des familles avec des bébés. Le voyage était pénible. Les organisateurs faisaient de leur mieux pour améliorer les conditions de la traversée, mais la vie sur le bateau était très rude. Les planches qui faisaient office de couchettes et étaient superposées, étaient larges de cinquante centimètres au maximum. Les bateaux partaient surpeuplés et les conditions sanitaires étaient extrêmement pénibles. Les rations alimentaires et les rations d'eau étaient limitées, et le voyage se faisait dans les chaleurs étouffantes de l'été comme dans le froid de l'hiver. Et au lieu de quelques jours la traversée pouvait durer des

semaines. En dépit de cela, les gens se battaient pour pouvoir monter sur ces bateaux. Les autorités anglaises fournissaient 1,500 visas par mois seulement. Ce nombre était insuffisant. Et ainsi après les épreuves de la guerre, ils étaient de nouveau sur les routes, leurs maigres possessions à l'épaule.


Entre les années 1945 et 1948, 66 bateaux illégaux se dirigèrent vers la Palestine avec 70,000 personnes à bord, 64 d'Europe et deux d'Afrique du Nord. Face aux succès du Mossad au début, en 1945 et au début 46, les Anglais renforcent la surveillance des voies maritimes. Leurs tentatives visant à freiner le mouvement de ces réfugiés vers la Palestine échouèrent. Soit pour des raisons de politique intérieure, ou par volonté d'embarrasser l'Angleterre au Moyen Orient, ou par sympathie pour les réfugiés Juifs, les autres pays ne se plièrent pas à ces demandes. Les tentatives britanniques d'empêcher les bateaux de partir des ports d'Europe échouèrent tout autant. Les Anglais ne voyaient plus qu'une seule façon d'agir pour arriver à leurs fins: le blocus des plages de la Palestine par la marine britannique. Et c'est ainsi que l'on vit la plus belle flotte du monde dresser un barrage contre des bateaux misérables qui amenaient les Juifs. Cette bataille entre les soldats britanniques bien équipés et les réfugiés en détresse, qui ne possédaient rien que leur entêtement était perdue d'avance pour les réfugiés: un bateau après l'autre, ils furent interceptés et détournés vers le port de Haïfa ou Chypre à partir de l'automne 1946.

De nouveau, les réfugiés furent enfermés derrière des fils de barbelés dans des camps. Parfois les réfugiés étaient tués lorsque les soldats britanniques s'emparaient du bateau.

En fin de compte la perfide Albion ne put résister face à la détermination dont faisaient preuve les réfugiés. L'affaire de l'Exodus qui venait d'Europe en 1946 refléta bien l'impossibilité dans laquelle se trouvait cette puissance mondiale à maintenir sa politique face au problème des réfugiés. Les immigrés de l'Exodus qui étaient partis de France furent interceptés non loin des côtes de la Palestine, et renvoyés vers le port de départ. Les voyageurs refusèrent de descendre à quai en France, malgré les conditions de vie difficile dans les bateaux. Ces hommes et femmes étaient de véritables héros. Le monde s'émut de cette situation, y compris des citoyens britanniques qui voyaient là un combat inégal où l'emportait la puissance violente sur la justice humaine.

Trois ans après la fin de la guerre, le problème des réfugiés n'avait pas encore été résolu. Ces rescapés du programme d'extermination du peuple Juif commencèrent à peser sur la conscience du monde, en particulier en Europe et aux Etats-Unis. Quand on comprit que les Anglais ne les laisseraient pas entrer en Palestine la





solution parut évidente : il fallait créer un Etat Juif. Cette solution était évidente pour tous les Juifs et principalement ceux des Etats-Unis.

Au quotidien les Juifs des Etats-Unis suivaient les problèmes de leurs coreligionnaires européens et sans patrie et s'apitoyèrent sur leur destin. Et peu à peu les Juifs des Etats-Unis et les Juifs des autres pays parvinrent eux aussi à la conclusion que le problème de ces réfugiés ne serait résolu que par la création d'un Etat Juif.

L'Etat Juif

Les Anglais par contre souhaitaient dissocier les deux problèmes. Le problème des réfugiés Juifs, disaient-ils, pouvaient se résoudre en renvoyant dans leur pays natal les Juifs et en les aidant à se reconstruire une vie dans ces pays. Quant au problème de la Palestine, il était à leurs yeux un problème politique qu'il fallait résoudre dans le contexte du Proche Orient. De fait la politique de Bevin était fondée sur un refus de considérer le problème des réfugiés Juifs, conséquence de la Shoah, en rapport avec une solution en Palestine. Les dirigeants sionistes par contre avec Ben Gourion, tenaient un discours contraire où ils faisaient ressortir la relation évidente entre les deux problèmes. Pour eux ce n'était qu'en terre d'Israël que ces réfugiés pourraient trouver refuge.

La Shoah qui avait été un concept quasiment abstrait par son horreur, prenait par les histoires individuelles de chacun des rescapés à travers les médias une dimension différente, où intervenaient des valeurs humaines et traditionnelles qui interpellaient le public. Les réfugiés, par les souffrances qu'ils avaient endurées et qu'ils racontaient étaient là pour rappeler la Shoah qui ne pouvait donc s'effacer de la mémoire collective des nations du monde. Peu à peu l'opinion publique mondiale parvient à la conclusion que le problème pourrait être réglé par la création d'un Etat Juif. C'était aux yeux du monde une manière de faire justice. Le monde Juif s'identifiait avec ces rescapés de la Shoah. A la création de l'Etat c'est par dizaines de milliers qu'ils viendront se battre pour l'indépendance d'Israël, certains y laisseront leur vie.

Dès que les portes leur furent ouvertes, deux tiers des deux cents cinquante mille réfugiés qui étaient dans les camps optèrent pour l'immigration en Israël, malgré les difficultés qui les attendaient dans ce pays tout neuf. Les autres, resteront en Europe ou se dirigeront vers les Etats-Unis. En 1948, les lois d'immigration aux Etats-Unis et au Canada avaient changé ce qui permit l'immigration des réfugiés. Quelques années plus tard, ceux-ci étaient intégrés à la vie dans leur pays d'accueil, dans tous les domaines.

Le retour de ces réfugiés à des cadres de vie normaux fut l'une des preuves remarquables que les hommes possèdent une capacité exceptionnelle à se reconstruire. Cette réadaptation signifiait pour les rescapés, le renouveau à partir d'une souche d'arbre brûlée. La contribution de ce groupe à la vie juive dans la dernière génération n'est pas encore mesurable, mais rencontrer les rescapés et leur famille est une expérience des plus enrichissantes qui nous fait nous demander: si ces rescapés sont une branche que serait l'arbre aujourd'hui s'il n'avait brûlé.

